

L'analyse sera foucauldienne ou ne sera plus

Reprise d'une intervention à la journée du CRPMS organisée par L. Laufer et A. Squeverer : *Foucault et la psychanalyse : Histoire de la folie à l'âge classique, 50 ans après ?* Université Paris-Diderot, le 24 novembre 2012. Paru dans *Foucault et la psychanalyse*, sous la dir. d'Amos Squeverer et Laurie Laufer, Paris, Hermann, 2015.

Tant de temps a passé depuis les décès de Jacques Lacan et de Michel Foucault que j'en suis venu à penser qu'il m'incombe aujourd'hui de dire ou de rappeler quelques informations. Certes, une information n'est jamais simplement une information ; pour autant, il ne s'agira pas d'une étude en bonne et due forme des rapports des deux œuvres qu'indexent les noms de Lacan et de Foucault – d'autant qu'en cette affaire j'ai déjà pas mal donné.

Adopter ici pour titre une autocitation peut apparaître comme un comble d'infatuation, une poussée aiguë de narcissisme ou encore, c'est selon, une peu ragoûtante opération promotionnelle. Je m'y suis pourtant autorisé pour cette raison que, dès qu'elle fut prononcée puis écrite, cette phrase a suscité de nombreuses réactions, aussi bien en Amérique latine qu'en France. La surprise passée, on a élu ce propos qui valait proposition, on l'a critiqué, déploré et, parfois, adopté. S'il fut prononcé en janvier 1998 et publié quelques mois plus tard¹, c'est seulement maintenant que je tenterai aussi de m'en expliquer plus avant.

Comment donc, à un membre de l'École lacanienne, Lacan ne suffirait pas ? Et pourquoi lui, ce Foucault, et non pas... Derrida, Bourdieu, Deleuze, Badiou, etc., inscrivez ici le nom propre que vous voudrez. En outre, est-ce un tant soit peu cohérent d'adjoindre à la boussole lacanienne (soit au ternaire symbolique/imaginaire/réel) la « boîte à outils » foucauldienne ? Afin d'indiquer que cette démarche n'est pas tout simplement loufoque, je commencerai par relever, sans grand souci d'exhaustivité, d'historisation ou de mise en ordre des énoncés, certains traits qui rendent Foucault et Lacan proches voisins, voire qui leur sont communs.

¹ Jean Allouch, *La Psychanalyse : une érotologie de passage*, Paris, Cahiers de L'Unebévüe – E.P.E.L., 1998, p. 164 et 179. Le dernier chapitre de cet ouvrage, réécriture d'un séminaire tenu à Cordoba (Argentine) fin octobre 1997, intitulé « Suite parisienne », offre un étayage des affirmations ci-après (Proximités).

PROXIMITES

L'un et l'autre mènent un combat ; ils sont des guerriers. Foucault fut un séisme, Lacan aussi – ils le restent, quelque effort que l'on fasse pour en dissoudre les effets. Corrélativement, ils en agacent plus d'un.

Le « qu'importe qui parle » beckettien qui ouvre et clôt la conférence de Foucault « Qu'est-ce qu'un auteur ? » est, chez Lacan, consubstantiel au dire (voir son interprétation du rêve dit « de l'injection faite à Irma »).

Lacan admettait que n'existait pas le moindre désir de savoir ; Foucault substitue au « connais-toi toi-même » le « souci de soi ».

Ni pour l'un ni pour l'autre, le problème n'était celui, philosophique ou théologique, de la vérité, mais celui du *dire vrai*. Ils se demandent, et on le dira avec Foucault : « D'où vient que la vérité soit si peu vraie ? » Également : quel est le prix que doit payer le sujet pour dire vrai ? Ce qui convoque le concept de subjectivation, que l'on trouve chez l'un et l'autre. Il est exclu de rester le même, *a fortiori* de le vouloir.

Échaudés par Hegel, ils ont, tous deux, fait autre chose que de forger un système de pensée. Ce qui, pour l'un et l'autre, exigeait un « penser à l'encontre de soi-même », un « se dépendre de soi-même ».

Aussi nous laissent-ils, chacun, avec un frayage, un parcours, et... c'est tout, ou plutôt... pas tout. Il y a place pour une, voire plusieurs suites.

La manière dont Foucault a procédé notamment avec le GIP², son souci de n'intervenir auprès des détenus dans les prisons françaises que *juste ce qui convient* pour qu'ait lieu une prise de parole *dont il sait n'avoir pas la clé*, une action dont il n'est pas le maître, équivalente à ce que peut être une intervention d'analyste.

La notion foucauldienne d'« intensification du plaisir » se laisse identifier comme un « plus de jouir », un des noms de l'objet *a*³.

Foucault et Lacan souhaitent renouveler l'érotique. L'érotique que ni l'un ni l'autre n'isolent de la spiritualité. Commentant Foucault, David Halperin le souligne⁴.

² *Le groupe d'information sur les prisons, archives d'une lutte 1970-1972*, documents réunis et présentés par P. Artières, L. Quéro et M. Zancarini-Fournel, Postface de Daniel Defert, Paris, Éd. de l'Imec, 2003.

³ Jean Allouch, « Foucault, Lacan, intensification du plaisir et plus de jouir », dans Ph. Artières et E. da Silva (sous la dir. de) *Michel Foucault et la médecine, Lectures et usages*, Paris, Éd. Kimé, 2001.

Interrogé sur ma déclaration, j'ai, songeant à Pessoa⁵, spontanément répondu que ce qu'avaient en commun Foucault et Lacan était un *principe d'intranquillité*⁶. Bernardo Soares (hétéronyme de Pessoa) incarne exemplairement ce qu'est l'homme après que Dieu a été proclamé mort. Qu'il subsiste, peut-être increvables, des fantômes de Dieu, cela n'était méconnu ni par le nietzschéisme de Foucault⁷, ni par la bagarre de Lacan contre le catholicisme.

Certains autres traits communs ont été relevés par d'autres que moi. Ainsi Fabienne Brion et Bernard Harcourt écrivent-ils à propos de *La Volonté de savoir* que, *sotto voce*, Foucault y dialoguerait avec Lacan et son « qu'on dise reste oublié derrière ce qui se dit dans ce qui s'entend⁸ ». La notion foucauldienne d'*épistémé* vient exactement ici, entre le « qu'on dise » et le « ce qui se dit », elle repousse d'un cran le « qu'on dise »... qui reste oublié. Ces mêmes auteurs ajoutent que si, dans *L'Envers de la psychanalyse*, Lacan se demande comment le sujet du désir se noue au savoir, telle est aussi la question examinée par Foucault dans ses *Leçons sur la volonté de savoir*⁹.

Déjà considérable, cette liste pourrait être supplémentée par d'autres traits. S'il reste possible d'écrire une autre liste qui, au contraire, les éloignerait l'un de l'autre, voire les mettrait en opposition, il n'est pas acquis que cette autre liste puisse avoir le même poids que celle que je viens de vous proposer. Plaide en ce sens ce qui a eu lieu entre eux de reconnaissance tout à la fois mutuelle et asymétrique, et que je souhaite maintenant rappeler.

⁴ D. Halperin, *Saint Foucault* [1995], trad. de l'anglais (États-Unis) par Didier Eribon, Paris, Epel, 2000.

⁵ Fernando Pessoa (Bernardo Soares), *Le Livre de l'intranquillité*, trad. du portugais par Françoise Laye, Paris, Christian Bourgois, 1999.

⁶ Ce qui évoque l'historiole suivante : un candidat à la didactique s'entretient pour la première fois avec celui qu'il croit pouvoir être son analyste. Celui-ci lui répond : « Faites tranquillement votre analyse personnelle, on verra bien après. » Sérieux, le candidat n'est jamais revenu chez un tel crétin.

⁷ Parvenu presque à la fin d'un entretien avec André Berten (7 mai 1981), Foucault déclare : « Si Dieu me prête vie, après la folie, la maladie, le crime, la sexualité, la dernière chose que je voudrais étudier, ce serait le problème de la guerre [...] » — « Eh bien, lui répond Berten, nous espérons tous que Dieu vous prêtera vie... » Réponse, portée comme une touche d'escrime : « Je ne lui souhaite pas » (Michel Foucault, *Mal faire, dire vrai. Fonction de l'aveu en justice*, Cours de Louvain, 1981, édition établie par Fabienne Brion et Bernard E. Harcourt, University of Chicago Press, Presses universitaires de Louvain, Louvain, 2012, p. 246. Tandis qu'en Suède il entreprend de rédiger sa thèse sur l'histoire de la folie, Foucault écrit à Jean-Paul Aron : « Mes promenades nietzschéennes empruntent des sentiers de plus en plus (parricides ?) aux confins – pour une thèse – du délire » (dans Philippe Artières, Jean-François Bert, *Un succès philosophique. L'Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault*, Caen, Puc, 2011, p. 71).

⁸ Dans M. Foucault, *Mal faire, dire vrai, op. cit.*, p. 285.

⁹ *Ibid.*, p. 325.

I Lacan Comment Lacan a-t-il accueilli, dès 1961 (date de sa parution), l'*Histoire de la folie à l'âge classique* ? Dans « Kant avec Sade », ironisant sur « Pinel et sa pinellerie », Lacan fait parler non moins ironiquement son lecteur qui s'adresserait à lui en ces termes : « Croyez-vous bon de brocarder ainsi un homme à qui nous devons un des plus nobles pas de l'humanité ? », et le renvoie aussitôt, en note, à la troisième partie de « l'admirable *Histoire de la folie* ». Par rapport au pinaillage de la pinellerie, Lacan et Foucault se situent du même côté, celui où il est hors de question de se prétendre non fou.

Lacan tout aussi laudatif encore pour *Naissance de la clinique* (séance du 31 mars 1965 du séminaire *Problèmes cruciaux*) :

Je voudrais [...] que vous teniez pour de première urgence de lire ce livre de Michel Foucault qui s'appelle *Naissance de la clinique*. Michel Foucault, qui est pour moi un de ces amis lointains avec qui je sais, par expérience, que je suis en très proche et très constante correspondance, malgré que je le voie fort peu, en raison de nos occupations réciproques, Michel Foucault que j'ai vu hier soir, je lui ai posé la question, à propos de ce livre, la question de savoir s'il avait été par quelque voie informé [...] de la thématique que j'ai développée l'année dernière autour de la vision et du regard. Il m'a dit qu'il n'en était rien.

Lacan est aux anges, car, sans rien en avoir su, note-t-il, Foucault redécouvre de son côté l'incidence de l'objet *a*, en l'occurrence du regard. Il y trouve « réconfort », « encouragement » et même « la certitude que c'est bien de ce qui est à l'ordre du jour pour la pensée présente ». *Naissance de la clinique* lui apparaît « d'un intérêt véritablement originel », un « livre unique, qui n'a aucune espèce d'équivalent ». Foucault lui ayant dit n'en avoir vendu que 475 exemplaires, il réagit en s'employant à faire exploser les ventes :

J'espère qu'il y a ici assez de personnes pour faire bondir ce chiffre. Je répète que tout ce qu'il y a dans ce livre est absolument vierge, n'a jamais été dit.

II Foucault De son côté, comment Foucault a-t-il perçu Lacan, y compris après avoir publié le premier tome de l'*Histoire de la sexualité* ? Questionné le 11 septembre 1981 sur Lacan qui vient de décéder, il déclare qu'« il cherchait en elle [la psychanalyse] non pas un processus de normalisation des comportements, mais une théorie du sujet ».

Évoquant ses années cinquante, Foucault fait même état de ce que l'on peut sans doute appeler une dette à l'endroit de Lévi-Strauss et de Lacan (notamment eux) :

Nous découvriions que la philosophie et les sciences humaines vivaient sur une conception très traditionnelle du sujet [...]. Nous découvriions qu'il fallait chercher à libérer tout ce qui se cache derrière l'emploi apparemment simple du pronom « je »¹⁰.

Deux ans plus tard, il prête sa voix à Lacan, lui faisant tenir un propos parfaitement ajusté :

Vous aurez beau faire, l'inconscient tel qu'il fonctionne ne peut pas être réduit aux effets de donation de sens dont le sujet phénoménologique est susceptible¹¹.

Ce ne sont donc pas seulement les voies psychiatrique et psychologique de la normalisation, pas seulement la trompeuse exigence d'une pensée systématisée, que Lacan et Foucault refusent ; ils ne récusent pas moins nettement le sujet phénoménologique ou herméneutique donateur de sens.

Dans son cours de 1981-1982 au Collège de France, Foucault redit encore la singularité de la position lacanienne, proche de ce qu'il est alors en train de développer au titre de l'« herméneutique du sujet » :

Disons ceci : il n'y a pas eu tellement de gens qui, dans ces dernières années – je dirai au XX^e siècle –, ont posé la question de la vérité. Il n'y a pas tellement de gens qui ont posé la question : qu'en est-il du sujet et de la vérité ? Et : qu'est-ce que c'est que le rapport du sujet à la vérité ? Qu'est-ce que c'est que le sujet de vérité, qu'est-ce c'est que le sujet qui dit vrai, etc. ? Moi, je n'en vois que deux. Je ne vois que Heidegger et Lacan. Personnellement, moi, c'est plutôt, vous avez dû le sentir, du côté de Heidegger et à partir de Heidegger que j'ai essayé de réfléchir à tout ça. Voilà. Mais c'est certain qu'on ne peut pas ne pas croiser Lacan dès lors qu'on pose ce genre-là de questions¹².

« Croiser » est le mot juste. Ces deux croisés-là se sont croisés.

OU LACAN REBONDIT SUR FOUCAULT ET OU FOUCAULT NE REBONDIT PAS SUR LACAN

Lacan doit à Foucault sinon précisément sa notion de « discours », tout au moins le fait même d'avoir élu ce terme pour désigner autre chose que le fait de discourir, que le « beau discours », que le « discours intérieur », que le « discours du trône » ou « d'ouverture ». Il ne s'agit ni seulement d'un ensemble d'énoncés ni d'un développement oratoire.

Le 22 février 1969, Lacan assiste à la conférence « Qu'est-ce qu'un auteur ? » où Foucault va surprendre son public en parlant des « fondateurs de discursivité », notamment Freud et Marx, « les premiers et les plus importants ». Bifide, autrement dit

¹⁰ Michel Foucault, « Lacan, le “libérateur” de la psychanalyse », *Dits et écrits*, t. IV, n° 299, Paris, Gallimard, 1994, p. 204-205.

¹¹ M. Foucault, « Structuralisme et poststructuralisme », entretien avec G. Raulet (1983), dans *Dits et écrits*, t. IV, *op. cit.*, n° 330, p. 435.

¹² M. Foucault, *L'Herméneutique du sujet*, cours du 3 février 1982, première heure, éd. établie sous la direction de F. Ewald et A. Fontana, par Frédéric Gros, Paris, Gallimard/Seuil, coll. « Hautes Études », 2001, p. 182.

fendu en deux, Lacan figure à la fois dans le public et dans le texte de Foucault, car ce dernier définit le fondateur de discursivité comme celui qui fait l'objet d'un oubli essentiel, puis d'un « retour à... ». Tandis que l'orateur ne mentionne jamais ni le nom de Lacan (pour Freud) ni celui d'Althusser (pour Marx), chacun dans le public ne pouvait que les avoir à l'esprit en l'entendant : depuis longtemps, Lacan avait proclamé son « retour à Freud » et, plus récemment, Althusser son retour à Marx. Lacan est ravi, déclarant publiquement à Foucault, tout en jouant sans doute un peu trop au professeur du professeur, que tout ce qu'il a dit lui apparaît « parfaitement pertinent ».

Foucault avait posé la question suivante :

Comment, selon quelles conditions et sous quelles formes quelque chose comme un sujet peut-il apparaître dans l'ordre des discours ? Quelle place peut-il occuper dans chaque type de discours, quelles fonctions exercer, et en obéissant à quelles règles ? Bref, il s'agit d'ôter au sujet (ou à son substitut) son rôle de fondement originaire, et de l'analyser comme une fonction variable et complexe du discours¹³.

Or qu'a fait Lacan ? Quelques mois plus tard (26 novembre 1969), il rebondira en commençant d'écrire sa doctrine des quatre discours qui, justement, comporte différentes « places » que le « sujet » occupe dans « chaque type de discours » – *exactement* ce que Foucault avait convoqué pour caractériser un discours.

Cependant, si Lacan a ainsi rebondi sur Foucault, tels deux enfants jouant à saute-mouton, il n'en fut pas de même pour Foucault alors que Lacan, une nouvelle fois, prend un départ chez lui. Le 27 avril 1966, il recommande à son auditoire « le très brillant bouquin qui vient de sortir de notre ami Michel Foucault », à savoir *Les Mots et les Choses*, l'invitant à lire précisément le premier chapitre, consacré aux *Ménines*. Le 18 mai, Foucault assiste au séminaire, et c'est à lui nommément que Lacan s'adresse en développant sa lecture critique de l'analyse foucauldienne des *Ménines*. Je ne reprendrai pas ici les termes complexes de leur débat, ou plutôt de l'absence de ce débat que Lacan espérait en critiquant Foucault, car celui-ci s'y dérobe. « Je ne déforme pas ce que vous dites ? », lui demande Lacan. — Vous réformez », lui répond Foucault. Il n'en dira pas plus et ne remettra plus jamais les pieds au séminaire de Lacan.

Comme peu auparavant à propos de *Naissance de la clinique*, c'est de l'objet *a* regard qu'il s'agit à nouveau. Lacan, en effet, « réformait » Foucault en n'acceptant pas que les *Ménines* puissent exemplariser le statut du signe à l'âge classique, en faisant remarquer à Foucault que la structure du tableau de Vélasquez relevait de la géométrie

¹³ Conférence reprise dans M. Foucault, *Dits et écrits*, I, n° 69, p. 810-811.

projective, et que, donc, on « attrapait » le regard non par la géométrie mais avec la topologie.

Lacan a tenu compte de la remarque de Foucault page 374 de *Les Mots et les Choses*, remarque selon laquelle « il ne faut donc pas oublier que l'importance de plus en plus marquée de l'inconscient ne compromet en rien le primat de la représentation ».

Un tel primat, en effet, égare. Gérard Granel l'a noté¹⁴, la psychologie consiste dans *la réduction de tout mode de présence à un énoncé de la représentation*. Elle néglige que le langage n'est pas fait de représentations, ne représente pas mimétiquement la réalité, ainsi que l'on a pu le croire à partir d'Aristote. Voici, à ce propos, une déclaration de Foucault cent pour cent lacanienne :

Le langage, il n'est pas vrai qu'il s'applique aux choses pour les traduire, ce sont les choses qui sont au contraire contenues et enveloppées dans le langage comme un trésor noyé et silencieux dans le vacarme de la mer¹⁵.

Cependant, après cette mémorable séance du 18 mai 1966, Foucault et Lacan ne se croiseront plus qu'indirectement — hormis la conférence de 1969 « Qu'est-ce qu'un auteur ? », et c'est Lacan qui, sans doute bien plus que Foucault, restera sur sa faim, restera avec sa demande à l'endroit de Foucault en travers de la gorge.

PAR-DELA LEURS DECES

Ce qui rend moins étonnant qu'il y eut une suite, que la mort de chacun n'ait pas mis fin à l'histoire de leurs rapports, autrement dit que ni Foucault ni Lacan ne sont pour l'instant morts de leur seconde mort.

I Paraît en 2001 *L'Herméneutique du sujet*, cours que Foucault avait donné au Collège de France en 1981-1982. Il en a été pris acte en 2007 dans un opuscule¹⁶ qui entérine ce que Foucault avait réalisé, à savoir offrir au psychanalyste une inédite généalogie de sa discipline, énoncer quel est le statut de l'analyse, dont l'exercice n'est pas tant une démarcation de la pratique médicale qu'une reprise à nouveaux frais des exercices spirituels des écoles philosophiques antiques – indissociablement lieux de production de savoir et lieux thérapeutiques.

¹⁴ Gérard Granel, « Lacan et Heidegger, réflexions à partir du *Zollikoner Seminare* », dans les actes du colloque *Lacan avec les philosophes*, Paris, Albin Michel, 1991, p. 216.

¹⁵ M. Foucault, « Le langage en folie », émission de radio du 4 février 1963, transcription partielle dans Ph. Artières, J.-F. Bert, *Un succès philosophique. L'Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault*, op. cit., p. 184.

¹⁶ Jean Allouch, *La psychanalyse est-elle un exercice spirituel ? Réponse à Michel Foucault*, Paris, Epel, 2007.

Foucault faisait remarquer qu'« il n'y a pas d'autre point, premier et ultime, de résistance au pouvoir politique que dans le rapport de soi à soi¹⁷ ». Sa vie et son œuvre en témoignent. S'il en est bien ici, on ne s'étonnera plus guère que l'analyse soit concernée et que Foucault l'ait donc convoquée. L'ouvrage ayant été traduit en allemand par Bernard Schwaiger que je remercie pour cette initiative et pour sa traduction, je ne reprendrai pas ce soir l'épellation des traits qui permettent de reconnaître dans l'exercice analytique un exercice spirituel.

À l'époque, en 2007, le cours de Foucault à Louvain (1981) n'était pas publié ; il le fut récemment. À cette occasion, Jean François et John De Wit l'ont entendu dire qu'avec Freud notamment s'était instaurée une nouvelle « herméneutique du sujet » « ayant pour instrument et pour méthode des principes de déchiffrement qui sont beaucoup plus proches des principes d'analyse d'un texte »¹⁸. Ils lui posent la question suivante :

Comment peut-on expliquer que les psychanalystes rejettent l'idée que la psychanalyse puisse figurer parmi les techniques de subjectivation ? N'est-ce pas étonnant ?

« Qu'ils rejettent l'idée, leur déclare Foucault, c'est un fait. Pourquoi ? » Et là, il va répondre en prenant pour contrepoint Einstein, qui pouvait, lui, déclarer « que la causalité physique s'enracinait dans la démonologie sans que cela ne blesse les physiciens ». Et Foucault d'ajouter :

Alors, quand les psychanalystes se seront calmés à propos des histoires de leur pratique, j'aurai beaucoup plus de confiance en la vérité de ce qu'ils disent¹⁹.

Dans leur grande majorité, les psychanalystes ne se sont toujours pas calmés..., au point, à l'occasion, de se faire remonter les bretelles²⁰. Avec Freud, la psychanalyse est née d'un ventre non pas psychologique mais neurologique et a été, depuis, largement exercée par des médecins auxquels se sont joints des paramédicaux. La psychanalyse est, *historiquement*, une branche, fût-elle dévoyée, de la médecine (Freud neurologue, Jung psychiatre, Ferenczi et Lacan aussi, etc). Tout au moins l'avait-on pensé, sinon cru, jusqu'à Lacan et Foucault. Or, Foucault fait valoir une autre généalogie, bien plus ancienne, celle qui réfère la psychanalyse à ce moment où philosophie, science et thérapeutique marchaient d'un même pas dans les diverses écoles philosophiques

¹⁷ *L'Herméneutique du sujet, op. cit.*, cours du 17 février 1982, première heure, p. 241.

¹⁸ *Ibid.*, p. 224.

¹⁹ *Ibid.*, p. 261-262.

²⁰ Visionner, sur Youtube, <https://plus.google.com/109595311003045675652/posts>

antiques qui, d'ailleurs, s'étrépaient comme aujourd'hui les psychanalystes, non sans, parfois, d'excellentes raisons.

II C'est pourtant sur un autre événement que je voudrais conclure ; il permet à la fois de prendre acte d'un nouveau croisement de Foucault et de Lacan par-delà leurs décès et de renouer avec Foucault. En 2011, Philippe Artières et Jean-François Bert publient *Un succès philosophique. L'Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault*. « Succès », le mot s'impose en effet dès lors que l'*Histoire de la folie à l'âge classique*, on l'apprend, a été vendu en France à 168 000 exemplaires. On apprend aussi, non sans quelque surprise, à quel point cet ouvrage n'a cessé d'occuper Foucault tout au long de son parcours.

Artières et Bert donnent à lire un certain nombre de documents inédits et dont on ne saurait dire lequel d'entre eux est le plus précieux pour la question qui occupe l'analyste, à savoir celle de la folie. Ainsi la conférence « Folie et civilisation²¹ » (1971). Elle remarque qu'il n'y a rien de naturel ni d'universel à ce que la folie soit sous emprise médicale ; elle prolonge l'*Histoire de la folie* en montrant en quoi le fou peut ne pas être considéré comme un malade. Enfermé, Artaud n'a cessé de crier qu'il n'était pas un malade mental, sans jamais être entendu de ses psychiatres. Il déclarait que les maladies étaient des inventions des médecins et s'il est une branche de la médecine où cela est patent, c'est bien la psychiatrie (songez à l'histoire de la neurasthénie aujourd'hui bel et bien disparue tandis qu'à l'époque ils furent nombreux à s'en plaindre auprès de médecins). Il y a des modes en psychiatrie, l'autisme en est aujourd'hui une à laquelle on peut souhaiter le sort réservé à la neurasthénie.

Importe au moins autant tout ce que Foucault a pu dire à la radio au moment où paraît l'*Histoire de la folie* et plus tard. En voici un très bref extrait, un avant-goût, j'espère, pour chacun ici présent :

J'ai l'impression, si vous voulez, très fondamentalement, qu'en nous la possibilité de parler, la possibilité d'être fou sont contemporaines, et comme jumelles, qu'elles ouvrent sous nos pas la plus périlleuse mais peut-être aussi la plus merveilleuse ou la plus insistante de nos libertés²².

Qu'il en soit bien ainsi, et il en est bien ainsi, implique, exige que le dire de la folie ne soit jamais recouvert et comme prétendument repris en d'autres termes que les siens. Le faire revient à en barrer l'accès. Or c'est à cela qu'immanquablement

²¹ Reprise de cette conférence publiée dans les *Cahiers de Tunisie* (1989, n° 149-150) en fac-similé dans P. Artières et J.-F. Bert, *Un succès philosophique, L'Histoire de la folie à l'âge classique de Michel Foucault op. cit.*, p. 197-213.

s'emploie le médecin, qui tient notamment sa position d'homme de savoir, de pouvoir (celui d'enfermer) de l'usage d'un certain langage, le sien, et qui va, pour ne faire ici état que d'un trait élémentaire mais caractéristique, noter « céphalée » là où on lui aura parlé d'un « mal de tête » ou d'un « mal au crâne », gommant ainsi la dimension proprement signifiante de ce qui lui est adressé et, du même pas, les différentes connotations des termes « tête » et « crâne » (« tête » peut renvoyer à un chef dont on se plaint, « crâne » au fait de crâner dont on se plaint aussi). Noter « céphalée » ouvre largement la porte aux statistiques (on compte déjà deux), tandis que s'en tenir au texte effectivement dit ne le permet pas (on note un, et encore un).

S'en tenir au plus près du langage de la folie réclame de l'analyse qu'elle se détache de sa prise dans la médecine, ce qu'elle n'a, à ce jour et quoique l'ayant largement entamé, jamais réussi à accomplir. En faisant valoir que l'analyse relève d'une autre généalogie, différente et plus ancienne, Foucault lui offre la possibilité de « calmer » son indue médicalisation, de s'exercer en tant que « technique de subjectivation » qui saurait s'en tenir aux termes mêmes qui lui sont adressés. « Foucauldienne », l'analyse le sera dès lors qu'elle aura su mettre un terme à ce qui persiste en elle d'un mélange tératologique de deux différentes méthodologies, freudienne et psychiatrique. Michel Foucault est, pour et dans l'analyse, le nom d'une ligne de partage des eaux.

Je vous remercie

²² Cité par P. Artières, J.-F. Bert, *Ibid.*, p. 179.